



INTRODUCTION

Ce livre n'est pas une étude sur la criminalité en Roussillon à travers les siècles mais un recueil de narrations traitant de crimes où le facteur mystérieux entre de façon plus ou moins importante (parfois pas du tout). Il s'agit donc d'un ouvrage de divulgation historique (chaque relation s'appuyant sur des textes ou des documents d'archives), d'un travail de journalisme et d'écriture.

Le projet éditorial me limitant à 25 récits, j'ai dû faire un choix (que l'on pourrait juger arbitraire) parmi les centaines d'affaires criminelles dont j'aurais pu traiter. Mon critère de choix s'est fondé sur la notoriété du crime ou des criminels (par exemple dans le cas des Trabucaires), sur l'intérêt historique ou géographique des faits rapportés, sur leur originalité.

Si les relations de crimes commis au XIX^e siècle ont été privilégiées en nombre, c'est qu'elles nous sont plus proches, et qu'il en reste encore souvent quelque chose dans la mémoire collective ; il m'a donc semblé impossible de faire l'impasse sur l'assassinat de deux prêtres à Perpignan, en 1886, ou du meurtre du supérieur du Séminaire de Prades par Segundo Roldan en 1876, pour ne citer que ces deux cas. Par ailleurs, le XIX^e siècle constitue l'avènement de la presse et donc du fait divers, les journaux comprenant très vite le parti qu'ils pouvaient tirer auprès de leur lectorat de ces affaires sanglantes. La presse du XIX^e siècle a donc largement développé dans ses pages les récits de crimes et les comptes rendus de procès de criminels ; il s'agit là d'une source d'informations qu'une journaliste n'aurait su négliger.

Je dois préciser que, volontairement, je n'ai « raconté » aucune affaire du XX^e siècle, afin de ne froisser aucune personne encore en vie, et qui aurait pu être concernée à quelque titre.

Enfin, et j'aurais pu commencer par là : pourquoi faire des crimes du passé un sujet de livre ? Précisément parce qu'ils appartiennent au passé – voire à l'histoire. Les siècles qui semblent élever un écran entre notre sensibilité et l'horreur des faits, nous en permettent une lecture dénuée de morbidité. Même si l'attrance qu'inspirent aux gens les plus pacifiques les récits de crimes sanglants, pourrait en appeler à cette face obscure présente dans l'imagination ou l'inconscient de chacun d'entre nous ; mais ce sujet n'est pas celui qui m'occupe ici, et je me garderai de l'aborder, ne serait-ce que de loin.

Il convient aussi de noter que je me suis abstenue de tout jugement moral dans mes récits, même s'il apparaît souvent évident que ma pitié est acquise aux victimes plutôt qu'à leurs assassins. Cette subjectivité m'est permise par le fait que, si ce livre n'est pas un ouvrage de fiction, il s'agit tout de même d'une approche littéraire d'un certain nombre d'affaires criminelles qui se sont déroulées en Roussillon au fil des siècles.

J. C.

I

LE TROUBADOUR ASSASSINÉ

Dans les annales du crime en Roussillon, celui de Guillem de Cabestany par Raimon de Castell-Rossello est bien digne d'occuper la première place. Non pas seulement parce qu'il arrive, chronologiquement, en tête de la série, mais parce qu'il s'agit d'un vrai crime passionnel particulièrement odieux, et pour le moins prémédité. Si les circonstances en sont généralement connues, on sait moins qu'au XIX^e siècle deux thèses s'opposèrent : celle qui voulait que l'assassinat de Guillem ne fut qu'une légende, et celle qui y voyait une réalité historique. Quoi qu'il en soit, la geste du troubadour assassiné et du cœur mangé est durablement entrée dans les mémoires.

C'est une histoire d'amour, de jalousie, de cruauté et de désespoir, tous sentiments très humains et qui n'ont ni âge ni époque. Une histoire qui compte trois protagonistes : d'abord, Raimon de Castell-Rossello, seigneur des lieux depuis que les Empúria-Peralada sont allés bâtir leur ville, autour d'un palais comtal et d'une église dédiée à Saint-Jean, à Perpinyà. Ensuite, son épouse, Saurimonde, que l'on imagine suffisamment jolie et parée de qualités pour susciter l'amour du troisième personnage, le troubadour Guillem de Cabestany. Du troubadour, on connaît les chansons en langue d'Oc. C'est en songeant à Saurimonde qu'il dut écrire : « *Dans ma pensée, je contemple votre corps précieux et beau que je désire plus que je ne le fais voir.* »

A l'évidence, c'étaient des sentiments peu platoniques qu'il vouait à sa dame, et le poète le dit sans

méfiance. Mal lui en prit. Car Raimon, en apprenant l'infidélité de son épouse, va concevoir une haine jalouse qui lui inspirera une terrible vengeance à l'encontre du troubadour et de Saurimonde qui n'a pas su lui résister.

Un jour, le seigneur de Castell-Rosselló convia le troubadour à une chasse. Le soir, au retour, il fit apprêter un cœur pour le souper, et insista pour que Saurimonde en mange. Ce qu'elle fit, et peut-être de bon appétit.

Ce fut à la dernière bouchée que le très cruel seigneur lui apprit que le mets qu'elle venait de manger n'était autre que le cœur de son amant, le troubadour Guillem de Cabestany. Saurimonde, dit l'histoire, répondit qu'elle l'avait trouvé si bon qu'elle n'en voulait plus jamais manger d'autre. Et, montant au plus haut de la tour du château, celle que l'on voit toujours se dresser contre le ciel, elle se jeta dans le vide et se tua.

La tragédie du « cœur mangé » inspira Boccace et Pétrarque. Mais, au siècle dernier, les historiens Puiggari et Alart la prétendirent dénuée de tout fondement réel et en firent au pire une fable, au mieux une légende. A l'appui de leur théorie, ils nous montraient Saurimonde remariée à Adhémar de Mosset en 1210, et Guillem de Cabestany refoulant les Maures à Las Navas de Tolosa en 1212.

Cependant, un autre historien, Henry, réfutera avec force les arguments de Pierre Puiggari (1). En effet, Henry trouve inadmissible de traiter la fin tragique du troubadour comme une fable, ou pour reprendre les termes mêmes de Puiggari, comme « *un conte de jongleur* ». D'abord, parce que les protagonistes du drame ont vraiment existé, et qu'aucun « *jongleur* », estime Henry, n'aurait osé créer une fiction autour de personnages aussi connus que ceux dont il s'agit ici, ni « *forger une histoire si déplorable pour les uns, si atroce pour les autres* ». Ensuite, qui songerait à traiter de « *jongleur* » Raymond de Miraval, chevalier troubadour, contemporain de Guillem de Cabestany, et qui est l'un de ceux à qui l'on doit la rela-

tion du cœur mangé ! Enfin, pour ce qui est des différents éléments historiques avancées par Puiggari, Henry les bat en brèche également : si Guillem de Cabestany se battit bien aux Navas de Tolosa, la Saurimonde qui se maria à Adhémar de Mosset ne serait pas celle qui occupa les pensées de Guillem, mais une homonyme.

Henry se montre donc affirmatif, la tragédie de Castell-Rossello a donc bien eu lieu, et Guillem de Cabestany est mort en 1213 comme le prétend Nostradamus (!). Si ce n'est qu'alors, l'époux, l'épouse et l'amant ne sont plus des jeunes gens mais des personnes d'âge mûr : Raimon a une soixantaine d'années, et Saurimonde quarante ans ou plus. Et Henry de conclure : « *C'était, comme on le voit, de la part du baron une bien vieille jalousie, et de la part du troubadour une bien ancienne passion* ». D'où l'on pourrait induire encore que les passions anciennes ne sont pas les moins ardentes.

Source

(1) Henry – « *Sur le troubadour Guillem de Cabestaing* » – in Journal commercial et illustré des Pyrénées-Orientales, 1904.